
essai

Le fol amour de Marie de l'Incarnation

Daniel Gagnon

Passer par-dessus toutes les raisons humaines pour l'amour du Très-Haut a été le destin de Marie de l'Incarnation. Amour d'une intimité pleine de passion; elle dit en parlant d'elle à la troisième personne: «Elle fait l'impossible pour gagner son coeur [du Divin Amant], et Lui, Il lui donne un nouvel esprit de pénitence qui fait qu'elle traite son corps comme une esclave. Elle le charge de haïres, de cilices et de chaînes, le fait coucher sur le bois, et pour linceul un cilice. Elle le fait passer partie des nuits à se discipliner sanglamment [au sang].¹»

Malgré ces souffrances constantes et ces mortifications volontaires et masochistes, Marie donne l'image d'une femme à l'âme claire et souriante. C'est toute la lumière d'un amour passionné qui resplendit dans ce coeur de femme, au point qu'on pourrait croire qu'elle en oublie ce qu'elle a de plus cher au monde, son propre fils.

Marie de l'Incarnation était-elle si amoureuse de son Divin Amant qu'elle en oubliait de vivre sur la terre? Il semble qu'elle n'ait pas oublié la vie terrestre, car on sait qu'elle était une femme d'affaires extraordinaire. Cependant, on pourrait parler d'une

envie folle d'appartenir tout entière à Dieu, folie profonde qu'elle s'est efforcé de calmer toute sa vie en se réprimant, en se mettant sous les ordres inconditionnels de son directeur spirituel et en se tournant toujours vers la tâche la plus difficile à accomplir. On ne trouve dans sa détermination aucune trace de la superficialité d'une folie passagère, son coeur est constant et fidèle, tout dédié à la passion pour le Bien-Aimé.

Folle aux yeux du monde, Marie l'est de plusieurs façons, elle l'est d'abord parce qu'elle abandonne un fils en bas âge, fils qu'elle s'interdit de caresser et à qui elle défend toute caresse, folle surtout aux yeux du profane parce qu'elle écoute une voix intérieure, un peu comme Jeanne D'Arc, si l'on veut, folle parce qu'elle suit la voie que lui montre ses visions. Cela la jette dans des comportements insensés, si excessifs qu'elle ne les révélera qu'à son directeur de conscience et puis beaucoup plus tard à son fils, dans le but de répondre à sa curiosité et aussi de l'édifier, dans le but de l'encourager dans la poursuite du saint idéal qui le rapprocherait d'elle.

Voici ce que Marie écrit à son fils Claude dans sa Relation autobiographique de 1654, à propos de ses folles envolées: «Lorsque l'occasion m'obligeait d'aller en la maison des champs, mon esprit était grandement satisfait de se voir libre de l'importunité du traacs, et lors, étant dans le silence, le Divin Époux me faisait expérimenter un nouveau martyre dans ses touches et embrassements amoureux, me tenant plusieurs jours de suite sans me permettre un respir ni aucun retour[...] En cette souffrance [l'Esprit du

suradorable Verbe Incarné] mettait une plénitude en moi plus dure à supporter à la nature que toutes les souffrances d'une mort très cruelle. Je prenais ma course pour me distraire, mais c'était mon corps. Sans réflexion, j'allais dans les allées du bois ou des vignes comme insensée, et après, me ressouvenant de moi-même, il abattait le corps qui se laissait tomber où il se trouvait. Si j'eusse pu parler, cela m'aurait soulagée, mais j'étais captive de toutes parts. Il n'y a rien à faire qu'à souffrir la divine maîtrise de la Sacrée Personne du Verbe?»

Devant ces scènes excessives d'amour, on pourrait aussi parler d'un comportement schizo-phrénique. Marie perd momentanément tous les jours contact avec la réalité et se comporte comme une grande rêveuse éveillée, elle se replie sur elle-même et entre en conversion intérieure avec son Divin Amant.

Si Marie était restée veuve, on aurait pu penser qu'elle était folle, du moins la croire profondément perturbée. On avait déjà commencé à la montrer du doigt, elle était connue à Tours. On la voyait venir, on disait: regardez, c'est madame Martin qui vient, on chuchotait sur son passage ou on restait silencieux. Marie était si absorbée par ses méditations et son colloque intérieur avec son Divin Amant, qu'elle paraissait vivre dans un autre monde que celui-ci. Ses visions si puissantes en elle lui rendaient la vie laïque intolérable et c'est pourquoi elle n'avait pu attendre plus tard que les onze ans de son fils pour se cloître.

La folie de Marie se caractérise par ce contentement immédiat à la volonté d'en haut, par cette absolue foi en ses voix et ses visions. Il n'y a pas de séparation entre le rêve et la réalité. La seule réalité est la réalité de la vision intérieure qui ne s'occupe pas des problèmes extérieurs, même les plus incontournables, comme le projet d'aller en Canada. Ce sera la mission du Canada qui se révélera en elle en rêve. En elle naissent des sentiments si puissants qu'elle est littéralement emportée et qu'elle en perd le souffle et la parole.

Marie avait une extrême répugnance à parler de ses expériences profondes, elles lui semblaient si déformées quand elle les jetait sur le papier. C'est dans le silence que tout se disait. C'est en se taisant, en s'effaçant que le langage disait, en s'évanouissant qu'il faisait apparaître. «Je confesse que je ne parle qu'en bégayant de ce qui se passe entre Dieu et l'âme.³»

Il semble que sa parole a le pouvoir de communiquer dans la mesure où les mots conservent une certaine forme d'inaccomplissement, d'inachevé. Le Divin Amant ne peut pas tout se dire, cet amour ne peut être enfermé dans des mots, ce n'est pas possible, il est trop grand, trop vaste. Ainsi hors du discours énumératif, dans une langue brisée, presque primitive ou balbutiante, poétique, l'osmose serait possible, le fils comprendrait, libéré des contraintes de l'intellect... C'est le rêve de Marie de communiquer son expérience, c'est son drame aussi de ne pouvoir partager toute sa folie avec son fils. Elle se sent bien impuissante et s'en remet à Dieu, malgré l'effort constant de ses amoureuses lettres à son fils.

Comment Marie perçoit-elle les grandes ondes de fond de cet amour? Les capte-t-elle une à une, les traduit-elle, les échelonne-t-elle sur la page intuitivement, selon une démarche invisible et mystérieuse, inconnue d'elle jusqu'au moment où elle se révèle sous sa plume?

Tout cela n'a rien d'intellectuel. Marie n'utilise pas les mots pour discuter ordinairement, elle les utilise plutôt avec méfiance, et surtout avec humilité et un sentiment d'impuissance. Pendant l'instant de l'inspiration, entre l'intense désir de parler et l'acte, le mot passe dans la subjectivité de Marie, le mot prend forme, il s'inscrit finalement sous le coup d'une force irrépressible, comme dicté. Sa raison n'a plus droit de parole, seul son amour trouve et impose les mots.

Les mots ont la force de sa passion, ils parlent, ils sont amour, ils sont l'eau qui coule, ils sont cette eau même, cette source divine en elle.

Marie de l'Incarnation se conçoit au service non pas des mots, qui sont idiots et bien insuffisants dans la plupart des cas, mais de la haute Parole, et travaille comme un transmetteur, un catalyseur, un médium. Son savoir, sa science, doivent lui permettre de dire le mieux possible l'indicible, l'in audible que pourtant elle entend au fond de son cœur.

C'est pour cette raison que son autobiographie lui paraît bien fade et bien pauvre en comparaison des beautés inouïes pressenties à la lumière de sa foi aveugle. Sorte d'être médiumnique, toute son activité est essentiellement un acte d'intuition.

Marie de l'Incarnation est obligée d'écrire la folie de son amour par approximations et images, par métaphores qui ne la satisfont qu'à demi, car l'objet divin ne se laisse pas dire dans tout son éclat. " Ah! qui pourrait dire ce que c'est que la communication de cet adorable Chef! Je dis cette communication expérimentale. Il n'est pas possible que la langue humaine le puisse déclarer.⁴»

«Et je suis, écrit-elle encore, sans cesse dans ce divin commerce, d'une façon et manière si délicate, simple et intense qu'elle ne peut porter l'expression. Ce n'est pas un acte, ce n'est pas un respir, c'est un air si doux dans le centre de l'âme, où est la demeure de Dieu, que je ne puis trouver de termes pour m'exprimer. Mes regards à cette suradorable Majesté portent ce que l'Esprit me lui fait dire, et c'est par lui que je parle, car dans ce langage de l'esprit... je ne puis rien entièrement que par sa motion très simple, et puisqu'elle est si simple, comment ma langue dirait-elle ce que c'est que mon esprit ne peut distinguer pour sa très grande simplicité et pureté qui va de plus en plus au plus simple.⁵»

La vénérable Mère est instrument, traductrice bien imparfaite de la haute Parole, Parole d'en haut. Marie y perd son langage, sa langue même: «L'on croira peut-être que j'exagère, écrit-elle encore à son fils, j'avoue bien que je n'ai pas ici de dictons propres⁶». Il n'y a pas de doute que les lignes de son autobiographie par exemple lui sont dictées d'en haut, qu'elles descendent simplement sans interruption de la source même de la joie qu'elle éprouve au contact du Divin Amant. «Enfin, écrit

Marie, je perdis la parole, comme si l'esprit de mon Jésus eût tout voulu pour lui?⁷».

Les mots de Marie ne peuvent certes pas rendre compte des extraordinaires embrassements avec le Bien-Aimé. La langue humaine est insuffisante et imbécile devant cet amour fou. «Ce que je dis, écrit Marie, n'est qu'un bout de l'ombre de ce que l'Esprit qui me possédait me faisait dire, dans une privauté et une hardiesse étonnantes. C'est pourquoi il n'y a ni études, ni retours, ni vouloirs, ni raisonnements humains en telles opérations. C'est un langage intérieur ravissant, fait par une puissance suprême, d'esprit à esprit, qui put durer une demi-heure. Après quoi mon Divin Époux, qui s'était plu à me voir souffrir, m'unit à lui d'une façon indécible, et je fus quelque temps comme pâmée et défaillante en Lui⁸».

Marie écrit sous l'empire de son amour fou pour le Divin Amant. Elle n'a pas toute sa tête en ces moments, elle qui pourtant est femme éminemment pratique et intelligente. Dans cet état mystique, elle n'est pas pleinement consciente de toutes les décisions de son acte créateur, elle est en quelque sorte possédée, une possédée du Divin Amant.

*Mais le silence en sait plus sur nous que nous-mêmes.
Il nous plaint à part soi de n'être que vivants,
Toujours près de périr, fragiles il nous aime
Puisque nous finissons par être ses enfants.*

Jules Supervielle

La nuit mystique

Danielle Blanchet

- 1 Marie de l'Incarnation, *La relation autobiographique de 1654*, Préface de Dom Guy-Marie Oury, Solesmes, 1976, p. 41
- 2 Ibid, p. 69.
- 3 Ibid, p. 59.
- 4 Marie de l'Incarnation, *Autobiographie*, Solesmes, 1976, p. 60.
- 5 Ibid, p. 131.
- 6 Ibid, p. 72.
- 7 Ibid, p. 79.
- 8 Ibid, p. 74.

L'esprit abusé tourne autour du «Lotus». L'esprit illuminé fait tourner le «Lotus» autour de lui.

Houei-Nyeng

Ton savoir est grand. Tu aimes.

Edmond Jabès

Lorsque je peux me concentrer sur Dieu dans un abandon radical, sans distraction ou presque, et que je baigne par surcroît dans un plaisir profond, je le savoure, immobile. «C'est Toi que je veux. Tout Toi.» Quand la concentration est présente et le sentiment absent, je remercie Dieu de me donner l'occasion de lui prouver que c'est bien lui que j'aime et non ses consolations. «C'est Toi seul que je veux.» Lorsque je ne peux prier ni en esprit ni de coeur et que mon attention se fait volage, j'implore le Seigneur de creuser ma pauvreté afin que je découvre la vraie richesse de prier. «C'est bien Toi que je veux.» Et quand je suis assailli de besoins autres que celui de Dieu, je crie vers lui du fond de mon indigence. «Je ne veux que Toi.» Car même si je puis toujours, dans une certaine mesure, faire le vide et articuler des prières, je ne peux ni m'attirer, ni retenir les fruits de la contemplation, encore moins mériter de le contempler lui, Mère et, surtout Père parce que Tout Autre que je suis. Hormis ma liberté de le vouloir et d'attiser mon désir pour lui, je ne peux rien faire de plus utile que de me laisser faire et d'attendre paisiblement dans la certitude que lui, Personne Vivante, est là en moi pour me transformer en lui. Et c'est de nuit qu'il vient consolider son oeuvre. «Je veux ce que tu veux, ô mon Dieu.»

Dans la spiritualité carmélitaine, entre autres, la nuit mystique commence là où la contemplation débute: dans l'oraison de la quiétude ou la prière de simple présence. La personne est fatiguée d'exercer durant des heures la méditation. La sensibilité, l'imagination, la mémoire, l'intelligence et la volonté jadis toutes sources de joie intérieure, ne lui sont plus d'aucun secours. Elle sait qu'elle doit « demeurer complètement tranquille, sans bouger et en laissant ses puissances en paix.¹»

«La présence qui me trouve, écrit le poète contemporain Jacques Gauthier, j'en ai saisi l'écho dans ma nuit. Depuis le temps qu'elle veut régner en moi pour m'inonder de sa paix. À vrai dire, nous sommes faits pour être ensemble, mais elle attend l'heure que je sois prêt à me reposer en elle. Mon tourment l'attire, elle a soif des assoiffés?»

Alors que dans sa manière antérieure de prier, la personne était habituée, pour emprunter une image de Thérèse d'Avila, à fournir les efforts en tirant l'eau du puits, ici, s'il reste en elle une part d'activité - car nul ne pénètre dans cette voie sans exercer sa volonté en donnant son plein assentiment³, - elle n'a qu'à tourner la manivelle de la roue hydraulique qui, au moyen d'aqueducs, irrigue le jardin intérieur⁴. Ainsi, elle peut se reposer sans être obligée de travailler constamment. Aussi, cette attitude de prière peut être maintenue beaucoup plus longtemps⁵.

Par ailleurs, si la volonté est nécessaire pour pénétrer dans cet état de quiétude, elle ne peut absolument rien faire pour la retenir, encore moins pour se la procurer. Par don de Dieu, elle nous fait

comprendre que Celui-ci veut travailler dans l'âme d'une façon spéciale⁶. Ce que Jacques Gauthier évoque en ces mots : «La présence dans mon jardin des mots nouveaux. J'y récolte ses fruits. Sa beauté se cache à mon visage, mais j'en devine les traits. Elle vient à moi dans le silence. Et je me laisse faire, sans mesure, comme un enfant étonné de tant d'attention et d'accueil?»

Thérèse d'Avila est explicite. On ne passe pas de la méditation discursive à la contemplation passive par ses propres moyens. Non que cela ne puisse se faire : il y a maintes techniques de méditation qui peuvent effectivement nous aider à suspendre nos idées. Et après? Qui ou quoi viendra remplir ce vide intellectuel et nocturne? Par contre, si cette nuit est voulue et suscitée par Dieu, c'est Lui-même qui se charge de l'habiter⁸. «Quand je désespère de son absence, la présence m'épouse et m'embrasse du baiser de l'Esprit. Si je m'y refuse, elle reviendra sans cesse frapper à la porte de mon coeur pour me toucher au creux de mon absence. La présence n'est que gratuite⁹.»

Thérèse décrit bien ce qui se passe au niveau des facultés dans ce premier état d'oraison, même si la volonté n'est pas totalement absorbée en Dieu comme dans les états ultérieurs, elle est néanmoins tellement occupée de Dieu - et cela, elle ne sait comment - qu'en dépit du fait que l'intelligence et la mémoire se trouvent momentanément distraites, elle ne perd ni son contentement, ni sa joie¹⁰.

«Présent à la présence, je consens à la prière pure, celle qui fait en sorte que je ne sais pas si je prie quand

je prie. La révélation de l'amour m'est alors donnée. Je goûte et je connais. Le voile demeure, mais ma quête devient danse. Je suis rêvé et aimé¹¹.»

L'oraison de simple présence consiste donc à être présent à Dieu, non à méditer sur sa présence. Encore moins à Le sentir¹². C'est pourquoi après avoir goûté pendant un certain temps à cette oraison, tôt ou tard, plus ou moins intensément dépendant de la préparation et du degré d'union auquel elle est appelée, la personne entre dans la nuit mystique qui est celle des sens. Là, il ne s'agit évidemment pas de rechercher la présence de Dieu pour les bénéfices qu'on peut y trouver. Sur ce point Jean de la Croix est radical. « Cette voie n'est rien d'autre que de se rechercher soi-même en Dieu, ce qui est très contraire à l'amour... Se chercher soi-même en Dieu signifie rechercher les dons et les délices de Dieu... Chercher Dieu en soi, c'est non seulement vouloir être privé des uns et des autres pour Dieu, mais c'est par amour pour le Christ, choisir ce qu'il y a de plus insipide soit de la part de Dieu, soit de la part du monde. Cela, c'est l'amour de Dieu!¹³»

L'absence de Dieu à la sensibilité que constitue cette nuit des sens n'est relativement amoindrie qu'en comparaison avec la nuit suivante de l'esprit, laquelle se veut à la fois une purification morale et une illumination psychologique ou renversement des trois facultés: la volonté, l'intelligence et la mémoire¹⁴. « Il plonge l'intelligence dans les ténèbres, la volonté dans les sécheresses, la mémoire dans le vide de tout et jette les affections de l'âme dans la plus profonde affliction, dans l'amertume et les angoisses¹⁵. »

Cette nuit est d'autant plus difficile à vivre qu'elle a été précédée d'une union plus profonde que celle décrite dans le premier état d'oraison pouvant conduire jusqu'à l'extase, ou sortie complète de soi. « La présence se fait visage dans la musique du silence. Ce visage inscrit l'éternité de l'Autre dans le temps. En me laissant enfanter par le visage, l'Autre s'imprime sur mon visage. La présence prend sa joie en moi quand j'aime. Je m'offre alors à son rythme, à cette plénitude qui est un festin de noces toujours offert¹⁶. »

Pour celui qui a compris le sens du déterminisme divin, il n'y a qu'un péché contre l'esprit, c'est de ne pas tout abandonner pour fonder l'humanité future, et elle seule.

Raymond Abellio